

LE CŒUR À GAUCHE

Jean FOUCAMBERT

L'existence du roman-photo, de la presse du cœur et des romans dits à l'eau de rose pose incontestablement des problèmes théoriques qu'on a voulu repousser tant que l'évidence de leur succès n'imposait pas de difficiles remises en cause. Mais sait-on que la vente moyenne annuelle de chacun des titres de la prestigieuse collection blanche de Gallimard avoisine les 500 exemplaires ?

Et que chaque nouveau titre de la collection Harlequin est tiré à plus de 100 000 exemplaires ? Comment assumons-nous ce paradoxe ? Notre exception se veut la règle. Le succès vole au secours de la para ou de la sous-littérature. Et notre norme est d'autant plus assurée qu'elle est moins partagée.

La vraie littérature est donc celle qui est appréciée par 10% de la population. Après quoi, instituteurs, bibliothécaires et démocrates n'ont de cesse de rallier plus de monde à leur sélection - 1% de mieux et c'est du délire !

Quant au choix de la multitude vile, on l'ignore, on le condamne, on le tolère provisoirement, on rêve de l'exploiter. Bref, on n'a de cesse que ce qui plaît ne soit plus lu.

Où est la norme ? Où est l'humain ? Il est tout à la fois légitime, explicable et regrettable qu'un bourgeois apprécie Sagan et qu'un employé se sente à l'aise avec Delly. Serait-ce mieux d'intervertir ? De tarir le succès de l'un ? De l'autre ? La plus claire différence entre ces deux littératures ne tient-elle pas, pour l'une, dans la connivence sociale entre l'auteur et ses lecteurs et, pour l'autre, dans l'exploitation des lecteurs par un auteur socialement étranger à leurs préoccupations ? L'avenir dépendra-t-il de l'intérêt que les O.S. devraient porter à Mallarmé ou à Flaubert, lequel proposait qu'on extermine les ouvriers insurgés ? À moins pour eux de comprendre comment il en arrivait là. En faire alors une autre lecture...

Il apparaît évident que le développement de la lecture ne peut se confondre avec le partage de tel ou tel plaisir littéraire. C'est pourtant la réduction la plus commune à laquelle conduisent les débats entre professeurs et bibliothécaires.

Mais, même dans ce domaine, il serait souhaitable de parvenir à relier, avec les intéressés, les choix à des caractéristiques et des statuts sociaux particuliers plutôt que de tenter, tout en s'en défendant, de les hiérarchiser. Prendre conscience pour inventer...

Dans ce domaine, comme dans les autres, beaucoup de choses passent par la réduction des inégalités. Mais l'effet de cette réduction n'aboutira jamais à ce que tel goût actuel soit partagé par d'autres. Le nivellement n'est pas meilleur qu'il soit opéré depuis le bas ou le haut de l'échelle sociale car ce qui est mauvais, c'est l'empilement même des barreaux. Une littérature dont le public s'élargit et se démocratise est nécessairement, avant, pendant et après, une littérature qui se transforme au sein de rapports sociaux qui évoluent.

C'est donc aux conditions de ces transformations qu'il faut songer, pour tout le monde, et non à de savantes campagnes de publicité qui ne parviennent jamais qu'à rallier des pourcentages infimes.

Quel est le prix de ce ralliement pour les uns et pour les autres !

Jean FOUCAMBERT